

## **DU CORPS FRANC DE LA MONTAGNE NOIRE A BUCHENWALD : TEMOIGNAGE (POSTHUME) DE DAVID BLUM.<sup>1</sup>**

### **Avant propos :**

« Nous ne sommes plus qu'un poignée de résistants qui soient encore en mesure de réaliser le travail de mémoire que je vais exposer ci après » écrivait un ancien résistant tarnais dans le numéro 184 de la Revue du Tarn<sup>2</sup>. C'est cette réflexion qui nous a incité à rechercher l'auteur de l'entretien accordé il y a quelques années, peu avant son décès, par David Blum, ancien résistant, membre du Corps Franc de la Montagne Noire, mais aussi ancien déporté<sup>3</sup>. Ce document avait été recueilli lors de la préparation du premier Colloque historique de Lacaune<sup>4</sup>. Nous le publions complété de quelques notes complémentaires. Résistant et déporté parce que Juif, David Blum fut un témoin privilégié d'une page de l'histoire du Tarn et de la résistance juive<sup>5</sup> dans le Midi toulousain. L'entretien accordé comporte en fait deux parties d'égale longueur, la première concernant sa résistance dans le Tarn (qui recoupe d'autres témoignages déjà publiés), le seconde abordant les circonstances de son arrestation à Toulouse en juillet 44, puis de sa déportation. Il constitue une pièce de plus à verser au débat historiographique Résistant juif versus Juif résistant.

### **Entretien :**

#### **- Parlez-moi du « Corps Franc de la Montagne Noire »: qu'est-ce que c'est?**

Le Corps franc de la Montagne Noire c'est quelque chose de très spécial. Ce n'est pas une organisation de résistance comme les autres. D'abord ça a l'air d'un nom un peu pompeux, ça résonne fort. Alors il y a d'abord la Montagne Noire, tout le monde sait à peu près ce que c'est, c'est une région qui borde le Massif Central, au Sud. Donc, c'est, disons la bordure méridionale du Massif Central. Ça se situe essentiellement dans le Tarn qui a pour principale ville, Albi. C'est une région assez montagneuse, le pic le plus haut n'a que 1.250 m, c'est le pic du Nore. Donc, la Montagne Noire est boisée et très favorable à l'installation d'un maquis à une époque où il n'y avait que peu de routes dans la région. Actuellement c'est différent. A l'époque, il y avait beaucoup de chemins et encore davantage de sentiers. Les premiers maquis s'y sont installés depuis l'automne 1942 (au moment du débarquement allié en Afrique du Nord – le 8 novembre – En réponse, les Allemands occupèrent la Zone Libre), et sont allés en se développant tout au long de l'année 1943. Ces maquis sont devenus extrêmement nombreux dans la région.. Et un des premiers maquis d'ailleurs qui a été fondé là-bas fut un maquis juif. Il fut fondé par mon ami Raoul Léons, un camarade d'école. Je ne savais pas du tout qu'il avait des affinités avec les Juifs. Son père était un Juif hollandais, mais sa mère était une chrétienne liégeoise. Alors, dans une armée régulière, un corps franc c'est quoi? C'est une unité militaire qui effectue des opérations spéciales et audacieuses. Généralement derrière les lignes ennemies. Ici il s'agissait de créer un Corps Franc qui n'était pas constitué de soldats

---

<sup>1</sup> Entretien réalisé à la fin des années 90. Bien que certaines données soient depuis cette date partiellement inexactes, il nous a semblé préférable de ne rien modifier au texte afin de rester fidèle au témoignage recueilli.

<sup>2</sup> Numéro spécial Résistance et Déportation, 2001.

<sup>3</sup> Le 30 07 1944 à Buchenwald, Convoi 81.

<sup>4</sup> « Juifs et non-Juifs dans le Tarn pendant la deuxième Guerre mondiale », Lacaune, 15 et 16 septembre 2001. Nous remercions Jacques Fijalkow de nous en avoir signalé l'existence.

<sup>5</sup> Le lecteur pourra aussi consulter avec le plus grand profit un autre témoignage de David Blum : Mouvements de jeunesse juive et résistance, présenté en 1997 à Toulouse lors des Rencontres et Conférences « La Résistance et l'Europe », publié récemment (Monique Lise Cohen et Jean Louis Dufour, eds, 2001, Les Juifs dans la Résistance, Tirésias, Paris). Il y raconte son parcours avant son engagement dans le Corps Franc de la Montagne Noire.

professionnels ou aguerris, mais de jeunes gens, essentiellement des gens du maquis. Parmi ceux-ci il y avait un certain nombre de jeunes qui avaient déjà fait leur service militaire, quelques-uns avaient même été soldats de carrière. Il y avait des anciens de la guerre d'Espagne par exemple... Il y avait un petit peu de tout dans le maquis qui comptait en moyenne trente, trente-cinq, ou quarante personnes. Cinquante personnes c'était un très gros maquis et beaucoup n'en avait que vingt. Ces maquis étaient soit communistes, soit de l'armée secrète. Et, à un moment donné, le commandant Sévenet, qui était déjà commandant à l'âge de 29 ans dans l'armée française, et avait déjà fait plusieurs voyages entre la France et Londres pour des missions diverses, est arrivé avec un « pianiste ». Un « pianiste » dans le langage de la résistance, c'était un spécialiste de la communication radio. Donc le commandant Sévenet est arrivé avec des instructions du général Köenig, de l'Etat-major des Forces Françaises Libres. Alors Sévenet arrive avec des instructions précises: créer un Corps Franc dans la Montagne Noire. Le but du Corps Franc était de rassembler les maquis de la région pour créer une unité, dont le maquis de l'A.S. formait le noyau. Un maquis ça veut dire organiser des coups de main et se manifester de telle façon que des troupes allemandes soient obligées d'être présentes. Dans notre esprit il était clair qu'on préparait un deuxième front. Les historiens établiront si mon interprétation est correcte ou non. C'était ainsi dans notre esprit, et c'est encore toujours ainsi dans mon esprit. Et alors bon, Sévenet est arrivé avec son « pianiste », il s'est mis en rapport avec un résistant de la première heure qui s'appelle Roger Monpezat à Toulouse... et puis ils se sont dit : « Il faut organiser ce Corps Franc, comment va-t-on faire? On va rassembler les maquis en un seul endroit et avec tous ces maquis on va faire un Corps Franc. Donc, on va avoir mille, onze cents, douze cents hommes, ce qu'il faut et on va créer une unité militaire. » Eh bien... Ils se sont adjoints pour ça un officier de carrière qui s'appelait Jouan de Kervanoaël : rien que le nom indique qu'il était Breton. Ils ont trouvé un médecin officier de marine qui s'appelle Jules Manquené, qui est aujourd'hui le seul survivant de toute la direction du Corps Franc, il habite à Paris.

#### **- Jules... ?**

Jules Manquené : pour nous c'était le commandant Denis, dans notre langage. Actuellement il est à la retraite mais c'est un éminent spécialiste de médecine nucléaire et c'est aussi un amiral de la flotte française, amiral trois étoiles... C'est le seul amiral que je puisse me permettre de tutoyer. Il y avait donc lui et puis il y avait aussi un chanoine qui a servi d'aumônier. Il s'appelait Henri de Villeneuve, un vicomte. C'est un homme absolument merveilleux et adorable. Maintenant, quand on prend le Corps Franc dans son ensemble on peut dire qu'il y avait là beaucoup de nationalités : bien entendu, principalement des citoyens français ; mais aussi, des gens de l'Europe de l'Est (Tchèques, Polonais, etc.), adversaires de Hitler réfugiés avant la guerre, et certains pendant la guerre. En plus, on peut dire que toutes les religions présentes en Europe y étaient représentées (150 musulmans, beaucoup de catholiques, de nombreux protestants et des Juifs). Il y avait là aussi toutes les tendances politiques (des gaullistes et des communistes, par exemple). C'était donc un organisme réellement démocratique malgré son style militaire et son lien avec l'Angleterre (où les grandes décisions se prenaient en dernière instance). Pour ce qui est de cet aspect militaire essentiel, c'est de Kervanoaël qui a été chargé de la formation de l'instruction militaire...et bon, on a passé près de la moitié de 1943 à s'installer<sup>6</sup>. Alors, comment est-ce qu'on fait pour installer une telle masse d'hommes... onze cents?

#### **- Excusez-moi, avant d'en venir à cela quelle fonction aviez-vous? Vous aviez quel grade?**

---

<sup>6</sup> Les écrits des anciens du Corps Franc de la Montagne Noire sont à consulter sur ces diverses questions et en particulier un des derniers : Bardiès (J)-(2001) Origine et missions du Corps Franc de la Montagne Noire (1943 – 1944 – 1945), Revue du Tarn, 182, 177-216.

Ah... moi je ne suis jamais monté plus haut que brigadier-chef. Brigadier-chef dans la cavalerie correspond à caporal-chef. Je n'ai jamais eu des très grandes capacités militaires, mais... au Corps Franc j'obéissais bien, j'étais bien vu et d'ailleurs je faisais partie de l'unité juive, de ce qu'on appelait le peloton israélite<sup>7</sup>, ancien maquis de l'A.J., fondé par mon ami Raoul Léons au nom de l'A.J.<sup>8</sup> et nous nous sommes parfaitement distingués par une discipline plus grande qu'ailleurs. Ça c'est un fait...on a recueilli pas mal de compliments de la part de nos chefs à de multiples reprises.

**- Et c'est dû à quoi, pensez-vous?**

Ah... les Juifs avaient quand même des raisons de combattre qui étaient un peu plus fortes que celles de gens qui voulaient éviter le Service de Travail Obligatoire. C'était quand même différent, non ?. Alors, bon, je ne sais pas. Et il n'y a d'ailleurs pas eu que de Juifs pour recueillir des bonnes notes là-bas. Il faut dire qu'au Corps Franc, en général, les gens se comportaient merveilleusement bien.

**- Et alors la question était de savoir comment caser tout ce monde là...**

Ah... Comment est-ce qu'on case onze cents hommes?

**- Et deuxièmement est-ce que ce n'est pas dangereux de concentrer autant de personnes?**

Le danger on ne le craignait pas. Je vous ai expliqué que le Corps Franc voulait se manifester, pour se manifester il y a trois façons. D'abord être là et qu'on le sache, secundo, se manifester par des coups qui ne sont pas forcément des coups militaires; tertio, se manifester par des actions militaires. Alors, d'abord, il y avait ce qu'on appelait en France les chantiers de jeunesse. Les chantiers de jeunesse c'est ce qui remplaçait le service militaire sous le régime de Pétain puisque Pétain n'avait pas le droit d'entretenir une armée. Alors on est entré dans un chantier de jeunesse, on leur a dit: "Messieurs, vous déguerpissez d'ici, vos baraques nous seront plus utiles qu'à vous, on les réquisitionne". Alors on a réquisitionné ce camp où on pouvait loger beaucoup de monde, où il y avait des cuisines, il y avait des douches, il y avait de tout, quoi! arrangé comme...comme des casernes. Et il y avait bien entendu des endroits pour dormir, pour manger, il y avait tout. On les a gentiment mis à la porte comme nous avions des armes et eux pas, ils n'ont pas eu le choix, ils sont partis. Immédiatement, sur la place d'appel, on a hissé sur un mât qui avait douze mètres de haut un drapeau qui avait deux mètres cinquante de haut, un drapeau français avec la croix de Lorraine à l'intérieur, comme ça c'était clair. Quand un avion survolait, il devait nous voir. Donc, nous étions visibles. Nous avions installé des postes de garde à divers endroits quelques fois à 6, 7 km du centre, reliés par téléphone. Alors, ça, parce que je dois dire qu'on nous a donné le matériel. Les parachutages sont venus. Et alors, on a occupé un territoire d'environ 100 km carrés. Le Corps Franc de la Montagne Noire est donc une unité spéciale, qui n'est pas une organisation de résistance comme les autres. Primo, parce qu'elle était en liaison directe avec les autorités françaises de Londres. Secundo, parce que nous étions en liaison constante avec l'armée, la Huitième armée britannique qui était en Italie, sous les ordres de Montgomery, donc on se trouvait au Nord en liaison constante par radio avec Londres et en liaison directe plus au Sud, au Sud-Est avec l'Italie et on recevait des ordres de là et des parachutages de là, etc... Donc, nous étions très visibles. On ne se cachait pas. Il fallait que les Allemands, pour garder leurs troupes là, sachent qu'il existait une unité de combat. Et bon, on s'est exercé pendant tout un temps. Donc, exercices militaires, etc... Alors, une manifestation qui était une provocation sans être une manifestation armée, c'était par exemple le 14 juillet 1944 : il fallait un coup d'audace, quelque chose qui chatouillerait un peu les Allemands dans leur honneur. Alors, on a investi la ville de Revel. Quatre cents hommes seulement partis en camion, avec deux

---

<sup>7</sup> Des éléments complémentaires sont disponibles dans les diverses publications de Valérie Ermosilla Pietravallo (par exemple, *La Résistance juive dans le Tarn*, 2001, in M.L. Cohen et J.L. Dufour, op. cité.).

<sup>8</sup> Pour des informations complémentaires concernant l'Armée Juive on consultera par exemple Lucien Lazare (2001) *La résistance juive, un combat pour la survie*, Les Editions du Nadir, Paris.

estafettes, exactement comme un convoi militaire. On a occupé les points stratégiques de la ville de Revel, qui n'est pas loin de Toulouse, et... on a investi la ville, on a défilé dans la ville, on s'est arrêté devant le monument aux morts à côté de la mairie. Jean de Kervennoael a fait un beau discours, pas très long, très bref, parce qu'un soldat ne parle pas longtemps. Alors, un bref discours mais il était très bien senti devant la population qui a accouru, bien entendu, pour voir ça et comme j'avais une belle voix, on m'a sorti des rangs, on m'a mis à côté du monument aux morts pour entonner la Marseillaise. C'est donc moi qui ai chanté la Marseillaise et le Corps Franc avec la population ont repris le refrain. J'ai chanté, je me souviens bien, trois couplets de la Marseillaise.

**- Il n'y avait pas d'Allemands à Revel?**

Il y avait des Allemands. Mais quand nous sommes arrivés, et qu'ils ont aperçu les partisans, ils ont appuyé sur l'accélérateur et ils ont filé au plus vite. On leur a tiré dessus et ils n'ont même pas répondu. Ah...autre chose, c'était après, ils sont revenus, bien entendu, et...n'ont pas été tendres pour la population parce que nous avons évacué au début de l'après-midi. Et alors, en rentrant, deuxième provocation, nous nous sommes arrêtés dans un petit patelin qui s'appelle Dourgne. Nous recommençons le même petit jeu. Actuellement il y a une plaque commémorative à Dourgne, de même qu'à Revel, rappelant l'événement, et puis on est rentré. Nous avons des uniformes avec des espèces de battle-dress, des pantalons, des chaussures militaires, des bérets avec le V et la croix de Lorraine et les signes distinctifs de l'unité à laquelle nous appartenions. Moi, j'avais un signe bleu/blanc parce que j'appartenais au groupe juif, donc, j'avais l'insigne bleu/blanc ici, sur l'épaule et...nous avons nos numéros de matricule. Moi, j'avais le n° 115, Raoul Léons avait le 22. Je ne connais pas les numéros de matricule des autres, mais j'ai ici encore la médaille du Corps Franc, qui n'est pas une médaille du mérite mais une médaille d'appartenance dans laquelle on gravait le nom, le prénom, le n° de matricule et le nom de guerre...et c'est là...Blum, David, 115, Daniel...nous le portions attaché à un ruban qu'on suspendait ainsi...quand nous nous réunissons nous la portions.

**- Vous avez participé à des actions?**

Mais bien entendu. Alors, bon, comment le Corps Franc se manifestait, je vais vous le décrire. Il se manifestait par son existence puisqu'il s'affichait, on était là, il occupait un territoire. Secundo il se manifestait par des coups d'audace genre... entrée dans la ville de Revel ou à Dourgne. On s'est aussi manifestés par des coups de main. Les coups de main consistaient essentiellement dans l'attaque des convois allemands. Alors, là c'est une autre question, là cette fois c'étaient des actions militaires qui devaient piquer l'ennemi au vif de façon à ce qu'il concentre des troupes là. Il fallait se battre. Un Corps Franc, en fait, attire l'attention sur lui n'est-ce pas? Il faut qu'il attire l'attention sur lui pour que d'autres puissent faire autre chose ailleurs. En fait, c'est ça le principe, je crois, si j'ai bien compris ce que j'ai fait. Alors nous étions là pour ça et des coups de main existaient et on attaquait un convoi sur la route, par exemple de Narbonne à Carcassonne, on allait les attendre là-bas...

**- Le groupe qui attaquait était-il important?**

Lorsque nous partions à une attaque, nous étions trois cents à quatre cents, ou deux cents...ça dépendait du genre d'action...

**- Pour attaquer un convoi...**

Pour attaquer un convoi on se camouflait au bord d'une route, en général, on attendait des ordres, c'est-à-dire qu'on attendait que les grenadiers aient commencé, ça commençait toujours par les grenadiers...un lancement de grenades au milieu du convoi, on laissait passer une partie du convoi, on lançait des grenades pour couper le convoi en morceaux, et après on mitraillait. Le combat durait quelques minutes. En fait, ça ne durait jamais très longtemps, le principe était que si ça durait plus de dix minutes c'est nous qui étions fichus.

**- Quand il y avait trois à quatre cents personnes, vous étiez en situation de force exceptionnelle...**

Ah, oui...on arrivait toujours en force, camouflés au bord de la route quelque part à attendre. Vous savez, c'était des routes de montagne : là où on les attendait, on plaçait un fusil mitrailleur à un endroit bien choisi, qui coupait la route en plusieurs endroits.

**- Mais ils ont dû être complètement démoralisés par cette affaire...**

C'est arrivé, je vous donnerai un exemple un peu particulier où on a attaqué un convoi allemand sur la route. Si je ne me trompe c'était sur la route de Lacaune à Narbonne, c'est ça...je crois que c'est ça, et...non, de Lacaune à Castres, bon, peu importe, on attaque un convoi. Les Allemands ont huit morts, nous faisons trente-sept prisonniers parmi lesquels deux qui étaient grièvement blessés...

**-Vous avez pris trente-sept Allemands?**

Trente-sept prisonniers, oui...

**- Quelle était l'importance du convoi ?**

Je ne sais pas, vous savez je faisais comme tout le monde, je tirais, je...il faudrait demander ça à des gens qui ont dirigé l'opération, moi j'étais un petit exécutant...

**- Vous étiez dans l'action...**

J'étais dans le tas, dans le feu de l'action...

**- Ah, oui, d'accord...**

Alors, bon, nous étions-là, quelquefois à deux mètres de la route à voir les boches passer, ça veut dire...qu'on n'en menait pas large... on n'était même pas très fiers d'être là où l'on était. C'est un fait, on avait plutôt peur...

**- Parce que vous craigniez...**

Peur qu'ils ne nous voient, qu'ils nous distinguent. Or, il se fait qu'on était généralement bien camouflés. Ils passaient, ils ne nous voyaient pas...nous étions à quelques mètres de la route. Alors, bon, nous avions aussi des gens qui par dessus nos têtes mitraillaient. Une fois que les mitrailleuses entraient en action, on entraient en jeu nous aussi. Les mitrailleuses étaient généralement tenues par des Algériens. Par des Nord-Africains.

**- Ainsi vous étiez si nombreux et si bien équipés et formés que les Allemands perdaient à tous les coups...**

Bah...ils perdaient à cause de la surprise, sauf quand nous faisons des gaffes, parce qu'il nous arrivait de commettre une gaffe.

**- Par exemple...**

Par exemple, un soldat prend la frousse et tire un coup de fusil et...et les autres sont là...ils savent que nous sommes là. Ils se regroupent immédiatement et c'étaient des soldats autrement aguerris que nous et qui avaient des officiers qui avaient l'expérience du combat. Il ne faut pas oublier que nous pouvions remporter une petite bataille, à un petit endroit, mais en réalité un groupe comme le nôtre est toujours encerclé. Quelque part, bon, le cercle est peut-être plus grand, mais il existe. Donc, il faut faire vite et repartir. Il a fallu rembarquer d'urgence, car si on n'était pas rapides, c'est nous qui étions fichus. Alors, bon, le fait que je tiens à vous raconter se déroule, je crois, en six minutes. Donc, on coupe le convoi, il y a huit morts allemands, il y a trente-sept prisonniers, deux sont très grièvement blessés, nous n'avons pas de victimes. Tout va très bien, on ramène le tout, mais nous avons, à cette époque-là, neuf de nos camarades qui étaient prisonniers des Allemands. Il y en avait neuf qui étaient là et qui devaient passer en jugement devant un Tribunal militaire allemand. Et bon, on ramène tout ça au camp et il y a un des prisonniers qui meurt dans la nuit car il était trop grièvement blessé, il n'a pas supporté. Manquené, qui n'était pas le seul médecin du groupe, regarde l'autre blessé, et dit: "Nous ne sommes pas outillés pour sauver cet homme, c'est tout de même un homme, il faut le sauver". Alors que pour moi il aurait pu crever, si on l'avait laissé tant pis pour lui, pour Manquené, non. C'est aussi un homme, c'est un homme de la Wehrmacht, mais

il faut le sauver. Nous avons deux camionnettes aménagées en ambulances et il a pris une ambulance, on a chargé le bonhomme dans l'ambulance, il a emporté une lettre rédigée par notre Etat-major et deux ou trois brancardiers, je ne sais plus, qui l'ont accompagné. Et ils sont descendus à la ville de Mazamet parce qu'à Mazamet il y avait un hôpital. Mais l'hôpital était réquisitionné en partie pour les Allemands. Alors, bon, il arrive, la sentinelle devant l'hôpital voit arriver une ambulance...elle laisse entrer, il entre à l'intérieur de l'hôpital, les brancardiers prennent l'Allemand et le déposent dans l'entrée de l'hôpital. Lui, avec sa lettre, il s'en va au bureau, dépose la lettre et la lettre disait à peu près ceci: "Vos morts nous les avons et nous les enterrerons avec les honneurs militaires. Vos prisonniers sont traités selon la Convention de Genève. Vos blessés sont soignés. Vous n'en faites pas autant avec les nôtres. Nous avons des prisonniers. Les prisonniers sont un tel et un tel - liste des numéros matricules tout y était - et sachez que si nos hommes, nos neuf personnes qui sont entre vos mains sont exécutés, nous ne garantissons pas que nous pourrions retenir nos hommes de se venger sur vos prisonniers". Et c'est tout. Il est rentré...dans l'ambulance et avec lui les brancardiers et ils sont revenus, sains et saufs au maquis. Et la lettre a eu des suites. Plusieurs jours après, en effet, il y a eu le procès de nos camarades. Le Tribunal militaire allemand a prononcé huit non-lieux et une condamnation à mort avec exécution immédiate. Le condamné à mort et exécuté était un Juif lituanien.

**- C'est quand même diabolique...**

Les huit autres citoyens français ont bénéficié d'un non-lieu. Alors, voilà un exemple d'action militaire que je veux citer pour une raison très simple, c'est que je veux montrer qui étaient ces fameux « terroristes » selon l'appellation donnée par les Allemands...

**- Parce que les Allemands disaient...**

Que Manquéné était un « terroriste » et les Allemands étaient ceux qui maintenaient l'ordre. D'autre part, il y avait une différence entre un résistant non juif et un résistant juif. Donc, je crois que ça illustre quelque chose.

**- Est-ce que cette situation que vous décrivez a amené des tensions à l'intérieur de votre Corps Franc?**

Non, non.

**- Parce que vous aviez quand même un détachement de Juifs ?**

Oui, mais...si on nous avait donné ces prisonniers allemands on se serait comporté selon les ordres. On n'aurait pas massacré. Non, non...Je dois dire que sur ce plan-là les plus acharnés auraient peut-être été les Nord-Africains...c'est pourquoi on les mettait toujours à l'arrière. Ils étaient les mitrailleurs, n'est-ce pas ? Donc, ceci c'est pour montrer comment le Corps Franc combattait dans la région pour maintenir et obliger à fixer les troupes autour de lui, troupes qui n'étaient donc pas disponibles ailleurs parce qu'elles étaient là. C'était le but du Corps Franc...

**- Mais comment est-ce que les Allemands n'ont pas...**

Réagi ?... Il y a eu des combats, il y a eu des survols...À un moment donné, c'était, je crois fin juillet, ils sont venus avec cinq avions. Ils volaient bas et ils nous ont bombardés. Nous avons répondu par des tirs en grappe de mitrailleuses car nous n'avions pas de D.C.A.. Un tir croisé c'est quand on tire du Nord en direction du Sud et de l'Est en direction de l'Ouest et que ça se croise quelque part. Maintenant mettez toute une série de mitrailleuses en tirant sur le même point, vous avez une grappe de balles qui s'abattent quelque part...on a abattu trois avions sur cinq.

**- Trois sur cinq ?**

Dans la même journée. Parce qu'ils sont partis et ils sont revenus, mais on en a abattu trois sur les cinq. Mais nous avons subi beaucoup de dégâts, le camp a été pratiquement détruit, notre commandant Sévenet que nous appelions le commandant Mathieu a été décapité durant le combat. Il avait moins de trente ans...

**- Vous avez été blessé?**

Moi, j'ai eu beaucoup de chance, je n'étais pas là lors de ce bombardement. J'étais descendu à Toulouse, moyennant l'autorisation des responsables. Je me trouvais donc à Toulouse le 21, et le 22 j'étais coffré !

**- Le 22?**

Le 22 juillet, oui.

**- Pourquoi êtes-vous descendu ?**

Pour une action assez étrange, qui prouve que le Corps Franc de la Montagne Noire n'était pas une organisation de résistance comme une autre. C'était très particulier...

**- C'était une armée de l'intérieur pratiquement, avec des cadres formés...**

Au départ des cadres formés, qui entouraient des éléments comme moi, qui n'avaient jamais tenu une arme...C'est pourquoi, en mars 43, j'avais fait un stage de trois semaines dans le Tarn, pour apprendre à manipuler les armes, pendant que j'étais à Saint-Martin-Vésubie. C'est là que je suis devenu mitrailleur au fusil mitrailleur. Donc, au début, quand j'ai fait le stage, j'avais un fusil mitrailleur français, et plus tard, déjà en 44, lorsque les parachutages sont arrivés, j'ai eu un fusil mitrailleur anglais. Donc, les luttes du Corps Franc de la Montagne Noire, c'était tout autre chose que les maquis qui étaient plus ou moins soumis idéologiquement à un parti ou à un mouvement dans un sens ou dans un autre. Il y avait chez nous des gens de droite et des gens de gauche, il y avait absolument de tout, on y trouvait des communistes, des anarchistes. Nous avions un aumônier qui était un homme absolument merveilleux, il était adoré par tout le monde, qu'il s'agisse des Juifs, des musulmans, des non-croyants...Alors, bien sûr, dans le Corps Franc, vous savez, les gens qui y étaient, c'étaient souvent des durs, parce qu'ils sortaient de la Légion étrangère, d'autres c'étaient des types comme moi, qui avaient besoin de se donner un peu de cœur au ventre...alors on avait de ces chansons à faire rougir les gardes de la Légion étrangère, et notre aumônier écoutait tout ça avec un beau sourire et il nous disait "Dieu vous le pardonnera parce qu'il vous aime au moins autant que moi".

**- Mais comment est-ce que vous arriviez à manger...**

Mais, ça je dois dire que le Corps Franc avait à manger. On allait normalement chez les paysans des environs... et nos dirigeants achetaient une ou deux bêtes entières. Comment avions-nous des camions? C'étaient des camions qui n'étaient pas venus du ciel...c'était des camions achetés sur place chez des gens. Et...l'essence on la volait. Combien de fois n'a-t-on pas volé dans les réserves de la gendarmerie...D'ailleurs la gendarmerie de la région nous a servi de police de route. Elle venait régulièrement nous renseigner sur les mouvements des troupes allemandes, ce qui permettait d'organiser des coups de main. Bien entendu, ce n'était pas à moi qu'ils venaient le dire, mais je me souviens que quand j'étais de garde ou que d'autres étaient dans un poste de garde, les gendarmes passaient, ils connaissaient le mot de passe. On les laissait entrer et on se rendait très bien compte qu'ils venaient pour donner tel ou tel renseignement. Quelquefois ils employaient même notre téléphone pour transmettre plus loin...

**- Vous étiez bien implantés...**

Ah, oui. Nous avions des téléphones pour être reliés au quartier général en permanence. On était toujours à huit - dix à chaque poste de garde et on se relayait : on faisait deux heures de garde et puis on revenait dormir pendant que les autres reprenaient et ainsi de suite. Donc, le tour de garde existait et...ça fonctionnait. Il y avait d'ailleurs des patrouilles qui venaient aussi. Il y avait des officiers qui venaient voir si l'on ne dormait pas. Car le danger était là. Donc, ils venaient voir. Ils nous aimaient bien, mais ils contrôlaient quand même...

**- Qu'ont fait les Allemands à Revel quand vous y êtes descendus?**

Nous étions informés qu'ils arrivaient en force... Alors nous sommes partis et quand ils sont arrivés ils ont trouvé Revel vide de maquisards. Mais il apparaît qu'ils ont commis quelques

exactions sur la population et si je dis cela, c'est parce que quand je suis arrivé plus tard à Buchenwald j'ai trouvé des gens qui avaient été arrêtés dans cette circonstance à Revel et à qui je n'ai jamais osé dire que je m'étais trouvé à Revel pour qu'ils ne m'en veuillent pas d'être la cause de leur déportation. J'ai pas osé leur dire. On n'a pas toujours le courage qu'il faut comme vous le voyez.

**- Qu'est-ce qu'il faut dire?**

Je me rappelle le premier jour, quand on est arrivés à Buchenwald, c'était le 5 ou le 6 août 44. Après avoir mangé notre soupe, je suis descendu là-bas de l'endroit qu'on m'avait indiqué pour loger et je suis allé voir les autres. Que s'était-il passé ? Il y avait deux mille personnes qui étaient arrivées de France...

**Attendez, revenons en arrière, si vous le voulez bien : pourquoi êtes-vous descendu à Toulouse ?**

Alors bon, pendant le bombardement, j'étais descendu à Toulouse pour ramener deux recrues que j'avais connues à Limoges, après l'évasion du camp de Noé. Dans le camp, on me signale qu'il y a deux gars que j'ai connus à Limoges, qui étaient arrivés à Toulouse, et qui s'étaient référés à moi à l'endroit où on devait se faire connaître, dans le bistrot en question (là où j'avais mal tenu le journal pour me faire reconnaître). Ils avaient le mot de passe, ils savaient comment faire pour arriver, etc. En fait, il était prévu qu'ils seraient trois. Il y en avait de Saint Junien, dans le Périgord, et avant de partir pour le maquis, il a voulu dire au revoir à sa mère. Il est arrivé au moment où le train de Limoges partait, il a couru derrière le train pour le rattraper et, bien entendu, il s'est fait abattre en prenant le train...

**- Pourquoi?**

Mais parce que nous sommes en temps de guerre, les maquis sont un peu partout...on ne savait pas exactement...Alors quelqu'un qui courait derrière un train en marche pouvait être suspecté d'être un maquisard. Je dois dire que les soldats allemands l'ont interpellé, mais lui il a continué à courir pour monter dans le train en marche et il a été abattu sur le quai de Limoges. C'est ce qui m'a été raconté par les deux autres qui sont arrivés et qui eux étaient dans le train. Alors ils sont arrivés à Toulouse et j'ai insisté pour aller les chercher moi-même parce que j'ai été celui qui les a embauchés en quelque sorte. J'ai voulu qu'ils arrivent au Corps Franc et j'ai demandé la permission - je m'en souviens - j'ai eu une discussion ferme pour pouvoir me permettre d'avoir cet honneur de les amener moi-même au maquis. Et alors on m'a donné la permission, je suis descendu à Toulouse et c'est là qu'est arrivé le drame. C'est là que je me suis fait coffrer. Nous avions un rendez-vous au n° 11, rue de la Pomme<sup>9</sup> à Toulouse, appartement au 3ème étage, un escalier de 80 cm qui y conduisait, la maison était assez étroite. Actuellement il y a un magasin de jeans là, en bas, mais...il y avait quatre étages, le rendez-vous était au 3ème étage. Donc, ils étaient là, moi aussi, et on devait attendre le soir pour repartir et... bon, on bavardait gentiment, ils m'ont raconté l'histoire de celui qu'ils ont vu abattre sur le quai de Limoges et puis bon, c'était un drame, c'était un jeune gars, il était agréable au possible ce garçon, il avait entre dix-sept, dix-huit ans. Et bon, c'est là-dessus que la milice est arrivée en frappant à la porte selon le code convenu par nous...

**- Vers quelle heure?**

Vers trois heures de l'après-midi et nous devons repartir le soir. Donc, nous attendions là. Alors il y avait eux deux, il y avait moi, il y avait un étudiant hongrois qui s'appelait Thomas Bauer. Il y avait Régine. Celle que nous appelions Régine, une femme absolument merveilleuse, une beauté de femme, c'était la fille du compositeur russe Scriabine et une nièce du ministre soviétique des affaires étrangères, M. Molotov. Molotov avait-il des liens avec Scriabine, je ne sais pas, mais elle était une nièce de Molotov. Elle était orthodoxe d'origine, mais elle s'était convertie par bravade au judaïsme en 1940, au moment de l'occupation. Il faut

---

<sup>9</sup> On consultera aussi en complément la contribution de Jean Sirchis (2001) Quelques oubliés de la résistance juive, in M.L. Cohen et J.L. Dufour, op. cité.

le faire ! Ah... elle aurait mieux fait de ne pas le faire, mais enfin...elle l'avait fait. Moi je trouvais qu'une femme pareille, si intelligente qu'elle était, n'était pas à prendre dans une organisation de résistance, elle était trop voyante, elle était trop belle...il faut passer inaperçu, être dans le tas. On ne pouvait pas passer dans une rue sans la remarquer. Bien faite, toujours de belles toilettes, toujours bien maquillée... Le fait est qu'elle était là. Alors la milice arrive.

**- Vous étiez cinq donc, dans l'appartement...**

Nous étions six. Les deux recrues et moi, ça faisait trois. Raoul Léons, Régine et Thomas Bauer, donc nous étions six. Alors nous étions très près de l'entrée, mais Thomas Bauer a ouvert la porte et quand il a vu ce qui se passait il a voulu repousser la porte. Il a été abattu d'une balle dans la poitrine tout de suite et alors Régine est intervenue en lançant des bouteilles vides qui étaient là, en tapant des bouteilles vides sur la tête des miliciens. Elle a pris une rafale de mitraillette dans le ventre et elle a eu juste la force de se traîner jusqu'à un canapé et elle est morte là. Raoul Léons, lui, en reculant, nous étions plus au fond, a tiré son arme et il a tiré... je crois qu'il a blessé un ou deux miliciens, je ne sais pas, un à coup sûr et...lui-même a été blessé à l'épaule et à la cuisse et il fonce au milieu des miliciens en criant arrêtez-le, arrêtez-le, arrêtez-le, comme s'il était un des leurs. Et tout le monde court derrière lui pour chercher cette ombre qui...qui fuyait alors que c'était lui qui fuyait et au travers des miliciens, par un escalier de 80 cm, puisqu'on a eu l'occasion de mesurer, et...il file à travers, les autres avec lui, c'est toute une débandade de trois étages vers le bas par les miliciens et Raoul qui était dedans et pour finir, dans cette confusion, lui disparaît dans une maison voisine et...et eux cherchent dans le vide. Entre-temps, les deux recrues et moi avons été arrêtés. J'avais les menottes aux mains et ...je dois dire que je n'en menais pas large, j'ai même été pris, je crois, d'un moment de panique et je me suis dit, bon, les conditions dans lesquelles tu es ramassé, c'est...c'est la mort à coup sûr, le tout est de tenir le coup jusqu'à la mort.

**- Cela se passait à quelle date?**

Le 22 juillet 1944. C'était à un mois de la libération de Toulouse. Toulouse a été libérée le 19 août. Et moi, j'ai été arrêté le 22 juillet.

**- Le 22 juillet 44 il faisait beau...**

Evidemment qu'il faisait beau. Il a même fait très chaud.

**- C'était absurde... la nature, le monde étaient tellement beaux....**

Le monde était beau, mais le monde était en guerre aussi. N'oublions pas. Il y a un front ouvert qui allait libérer Paris au mois d'août, et nous sommes le 22 juillet et...on se battait dans le Nord de la France, ah...et nous étions très proches du moment où on allait débarquer dans le Sud. Moi, je n'ai pas vu le débarquement parce que j'étais embarqué avant.

**- Comment est-ce qu'on ressent ça?**

J'ai été pris de panique au moment de l'arrestation. Ça...c'est...c'est un fait... J'ai été pris de panique... je me suis dit, bon, maintenant c'est fini. Tout est fini...et puis l'idée que j'allais payer ça de ma vie, que j'allais mourir donc, je m'y suis fait rapidement...à quelle allure les idées viennent, je ne sais pas. Mais ça vient vite. Et je me suis dit, bon, puisqu'on va mourir, il faut tenir le coup jusqu'à la mort et ne pas trahir. Il faut tenir le coup. Et alors c'est là, pendant que j'étais dans la voiture en train de rouler vers les locaux de la milice, que j'ai élaboré mon plan de défense. Mon plan de défense était le suivant. Je me disais : « Je suis foutu, quand je serai mort autant que les gens sachent où je suis, où trouver mon corps quelque part. D'autre part si je raconte que je suis juif et que je suis là pour passer en Espagne, que j'ai payé pour qu'on m'amène en Espagne et...que j'ai été roulé dans l'affaire, la preuve est que je suis arrêté, c'est une défense. Et c'est plausible...ne rien dire ce n'est pas possible...donc, je peux donner une version plausible pour que les autres aient une chance. Peut-être qu'ils me croiront. Alors si c'est crédible, j'ose le dire ». Donc, j'ai dit cela, c'est ainsi d'ailleurs que j'ai été interrogé, j'ai été battu, etc... Dès que j'ai dit que j'étais juif, on a commencé par me découper dans les cheveux une étoile de David avec des ciseaux.

**- Qu'est-ce que vous ressentiez ?**

Bah...on voulait me vexer, on voulait m'abaisser pendant qu'on m'interrogeait c'est tout, ils voulaient me vexer. Bon, moi, j'étais sûr que j'allais à la mort ici, que je n'en sortirais pas vivant...Ça m'était égal d'avoir des cheveux ou de ne pas en avoir.

**- C'est dur de supporter la torture?**

Eh bien, ce n'est pas facile. Bien entendu que ce n'est pas facile. J'ai été sensiblement battu, on m'a passé un peu au courant électrique, on a trouvé sur moi un paquet de cigarettes, on m'a enfoncé les cigarettes, j'ai encore une trace ici d'ailleurs dans la jambe.

**- Un mégot...**

Oui, qu'on a éteint sur ma jambe... des choses dans ce goût-là, enfin... dans l'ensemble ce que je disais était crédible, et comme je répétais tout le temps la même chose, sans changer une virgule et en cherchant à maintenir la même intonation dans tout ce que je disais de façon à ne pas leur donner un prétexte à augmenter la souffrance...

**- Vous n'avez pas eu envie de parler?**

Je ne crois pas. Je...je ne crois pas que j'en ai eu envie, car il suffit d'une seconde pour lâcher. Moi, j'étais convaincu que si je disais la moindre petite chose on voudrait en savoir davantage et que par conséquent je...je souffrirais davantage. C'était ma conviction et c'est dans ce cadre-là qu'il fallait s'entêter et je répétais comme un disque toujours la même chose.

**- Combien de temps cette situation a-t-elle duré?**

Je suis resté cinq ou six jours entre leurs mains.

**- Ça veut dire que pendant cinq ou six jours...**

Je suis certainement resté là jusque presque à la fin du mois. Je ne sais pas, le 28, le 29, je n'avais plus très bien la notion du temps. J'étais là affalé, je ne savais plus exactement ce qui m'arrivait. Ah... on dormait par terre, je n'avais même pas un matelas pour dormir dessus, ni rien. On dormait par terre, habillé. Pendant ces cinq ou six jours, je ne me suis pas rasé, je ne me suis pas lavé. C'était tout le temps comme ça. Ou bien j'étais par terre en train d'essayer de me remettre un peu ou bien de respirer un peu, ou bien j'étais entre leurs mains. C'était l'un ou l'autre.

**- Comment étaient-ils quand ils vous « interrogeaient » ?**

Ah... ils étaient brutaux. Et je n'étais pas le seul là. C'était une véritable salle de torture. Il y en avait d'autres...

**- C'est la milice qui vous interrogeait?**

La milice française, oui...

**- Donc, vous n'étiez pas dans les mains des boches...**

Attendez... nous n'avons pas fini. Nous en sommes encore au moment où je suis arrêté par la milice et où je suis entre ses mains. C'est eux qui ont fait tout le travail...Et, bon, au bout de cinq ou six jours, je ne sais plus, la Gestapo est passée, parce qu'ils étaient en train de combiner un convoi pour la déportation. Alors ils cherchaient à compléter le convoi. Ils sont entrés, ont demandé s'il y avait des Juifs...alors on m'a remis à la Gestapo...C'est comme ça que j'ai été jeté dans une camionnette bâchée, je me rappelle, elle était petite, mais nous étions plusieurs dans la camionnette : il y avait deux gestapistes avec leur grand chapeau et leurs imperméables. Les gestapistes assis sur le bord de la camionnette, et nous par terre, on devait rester couchés, et je n'avais pas la force de me lever et on me débarqua dans la caserne Caffarelli. Une ancienne caserne française où on gardait des Juifs pour les déporter. Et je suis arrivé là et...je me suis traîné au 1er étage, tant bien que mal pour arriver là-haut et je me suis couché sur un grabat... Je m'étale ainsi et, à un moment donné, j'ouvre les yeux, je vois une tête penchée au-dessus de moi, peut-être la tête d'un homme, une tête avenante quoi...un homme de...je ne sais pas...peut-être 45, 50 ans. Il avait des cheveux déjà grisonnants et il me dit, je me souviens à peu près du discours : "Eh bien, on est bien mal arrangé. D'où sortez-vous?", je dis: "Je viens de la milice" Ah! "Et comment vous appelez-vous?" Alors je dis "Je

m'appelle David Blum". Il dit : "David Blum? Vous n'avez pas par hasard deux autres prénoms?" Je dis: « Comment le savez-vous? » Alors...il me dit. "Je vous le dirai tout à l'heure. Mais dites toujours" Alors, j'ai dit ...et le gars me répond "Je crois que je vous connais, nous avons un ami commun qui s'appelle Armand Jules ». Armand Jules en notre langage c'était Armée Juive. Lui, c'était Perrin de son faux nom. Il s'appelait Frydman de son véritable nom. Il était au sein de l'organisation juive de combat, donc, ce qu'on appelait chez nous l'A.J., Armée Juive, Armand Jules. Il était celui qui s'occupait des fichiers, des archives...et bon, il connaissait, il avait ça en mémoire. Un nom comme Blum ça frappe un petit peu ; alors, bon, il s'est souvenu que je devais être un membre de l'A.J. Et c'est comme ça qu'il s'est découvert à moi, il m'a prêté un essuie-mains, son essuie-mains, son savon, le nécessaire à raser, je ne m'étais pas lavé depuis cinq ou six jours, le temps que j'ai passé là-bas, je...même pas une goutte d'eau sur le visage. Donc, j'étais sale, j'avais une barbe de cinq jours, je ne sais pas à quoi je ressemblais parce que je n'avais pas de miroir pour me voir. Il y avait un local dans la caserne où on pouvait se raser et là, je me suis vu pour la première fois. Je me suis rasé... je me suis un peu débarbouillé. Il m'a tranquilisé, il m'a dit : "Ici, tu sais, on ne torture pas, on ne bat pas. Les gens attendent la déportation. Et espérons que nous soyons libérés avant qu'ils n'aient le temps de nous déporter ». C'était fin juillet. Il ne s'est pas trompé parce que le 19 août Toulouse était libérée. A 19 jours près. À 18-19 jours près c'était ça. Alors, bon, j'ai attendu. 2-3 jours se sont passés et on nous a mis en rang, on nous a mis dans des wagons à bestiaux et on est partis<sup>10</sup>. C'est comme ça que je suis arrivé à Buchenwald. Je ne sais plus si c'était le 5 ou le 6 août, mais je sais que c'était un dimanche.

**- Quand vous vous êtes lavé, vous avez découvert des hématomes?**

Ah, non. Je n'avais rien de cassé. Oui, il y avait des trucs qui saignaient, il y avait du pus ici à la jambe, par exemple...il y avait quelques bleus aussi

**- Et pas de dents cassées?**

Non, non. Je n'avais pas de dents cassées. Non, non, j'ai eu de la chance. Je suis un homme qui a toujours eu de la chance. Pas de blessures. D'ailleurs j'ai une cicatrice ici. Elle n'est pas de la guerre. C'était en tant que gosse, à la mer, ici en Belgique, j'ai passé devant une cabine, un autre gosse a jeté un seau, j'ai pris le seau à la figure. Mais...donc, un accident de jeu d'enfants...

**-Qu'est-ce qui vous a tenu debout jusque là ? Avant la déportation ? C'était encore la haine ?**

Ah...voilà, le sentiment que j'avais vis-à-vis de l'occupant et de ses collaborateurs, ça n'a pas changé. Moi, j'ai attendu d'être à Buchenwald pour voir les premiers prisonniers allemands, pour commencer à m'adoucir un peu, c'est très curieux ce contraste. Devoir arriver à Buchenwald pour dire : « Mais après tout ils ne sont pas tous comme ça ».

Ça me fait penser à un copain Verviétois. Il passe aujourd'hui les deux tiers de l'année aux îles Canaries. Il a été au camp. Il a été arrêté à 15 ans. Ce n'était pas un prisonnier politique. Il est passé par Auschwitz, par Buchenwald, par Dora. Je l'ai connu à Dora, il avait 17 ans. Il a fait deux ans et demi de camp. Il a son numéro sur le bras. Et il avait été élevé dans une école catholique, c'était une famille très catholique, et...on avait fait de lui un antisémite avant la guerre. Il n'avait jamais vu un Juif. Il n'a jamais su ce que c'est qu'un Juif. L'éducation, les Juifs ont tué le Christ...l'histoire traditionnelle. Il est arrivé à Auschwitz et il a vu qu'il se trouvait là au milieu d'un tas de Juifs. Il avait peur, il avait faim quand ils avaient faim, il avait soif quand ils avaient soif. C'était exactement la même chose. Il s'est dit : "Mais nom d'une pipe, mais qu'est-ce qu'on m'a enseigné ? Nous sommes exactement les mêmes êtres

---

<sup>10</sup> Grâce au Mémorial de la déportation des Juifs de France (F.F.D.J.F., 1978), nous savons que ce convoi parti du camp de Noé avait gagné Toulouse en passant par celui de Saint Sulpice. En effet, Serge Klarsfeld a retrouvé dans les archives de la section anti-juive de la Gestapo de Toulouse la liste de déportation de Toulouse – caserne Cafarelli, du 30 juillet 1944, avec la destination du convoi : Weimar Buchenwald et qui comprenait 166 Juifs.

humains" et c'est là qu'il a abandonné toute notion de religion, qu'il est devenu un athée et a abandonné tout sentiment d'antisémitisme, n'est-ce pas ? Et bon, il est encore toujours comme ça, d'ailleurs il est toujours mal arrangé. Le camp a laissé de grosses traces chez lui.

**- Il vit toujours?**

Il vit toujours, oui, oui...J'ai encore reçu dernièrement une carte des îles Canaries où il se trouve parce qu'il a un appartement là-bas. Il faut aller dans un camp pour apprendre quelques fois... C'est très drôle. Lui a appris à ne plus être antisémite. C'est lui qui m'a dit : "Il a fallu que j'aille à Auschwitz pour cesser d'être antisémite alors qu'avant je ne connaissais pas un seul Juif". Et moi, il m'a fallu arriver à Buchenwald pour me dire qu'après tout il y avait des Allemands qui n'étaient pas nazis. Et qu'il y avait encore...des être humains parmi les Allemands. Parce que pour moi ce n'étaient pas des êtres humains. C'étaient des Allemands, des nazis, il n'y avait pas de différence. C'étaient des mots absolument synonymes. Donc, pour moi, cela a cessé d'être un synonyme...quand j'ai vu des prisonniers politiques allemands dont certains étaient là depuis douze ans.

**Témoignage recueilli par :**  
**Johannes Blum**  
**Association Compagnons de la mémoire**  
**avenue de Mai, 231**  
**B – 1040 – Bruxelles**

**Avant-propos et notes :**  
**Olivier Héral**  
**18, bd Léon Bourgeois**  
**81100 – Castres**  
[olivier.heral@wanadoo.fr](mailto:olivier.heral@wanadoo.fr)